



A MONSIEUR
DE CHATEAUBRIAND.



AIR : *D'Octavie.*

Châteaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

Où donc est-il ? se dit la tendre mère.
Battu des vents que Dieu seul fait changer,
Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère,
Il frappe, hélas ! au seuil de l'étranger.

Proscrit jadis, la naissante Amérique
 Nous le rendit après nos longs discords,
 Riche de gloire, et, Colomb poétique,
 D'un nouveau monde étalant les trésors.

Le pèlerin de Grèce et d'Ionie,
 Chantant plus tard le Cirque et l'Allambrach,
 Nous revit tous dévots à son génie
 Devant le Dieu que sa voix célébra.

De son pays, qui lui doit tant de lyres,
 Lorsque la sienne en pleurant s'exila,
 Il s'enquérât aux débris des empires
 Si des Français n'avaient point passé là.

C'était l'époque où, fécondant l'histoire,
 La grande épée, effroi des nations,
 Resplendissante au soleil de la gloire,
 En fit sur nous rejaillir les rayons.

Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse
 Brille à tes chants d'une noble rougeur :
 J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse,
 Un peu d'eau pure au pauvre voyageur.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
 Fuir son amour, notre encens, et nos soins ?

N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
 Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

Des anciens rois quand revint la famille,
 Lui, de leur sceptre appui religieux,
 Crut aux Bourbons faire adopter pour fille
 La liberté qui se passe d'aïeux.

Son éloquence à ces rois fit l'aumône ;
 Prodigue fée, en ses enchantements,
 Plus elle voit de rouille à leur vieux trône,
 Plus elle y sème et fleurs et diamants.

Mais de nos droits il gardait la mémoire.
 Les insensés dirent : « Le ciel est beau ;
 « Chassons cet homme, et soufflons sur sa gloire,
 « Comme au grand jour on éteint un flambeau. »

Et tu voudrais t'attacher à leur chute !
 Connais donc mieux leur folle vanité :
 Au rang des maux qu'au ciel même elle impute,
 Leur cœur ingrat met ta fidélité.

Va ; sers le peuple, en butte à leurs bravades,
 Ce peuple humain, des grands talents épris,
 Qui t'emportait, vainqueur aux barricades,
 Comme un trophée entre ses bras meurtris.

218 A M. DE CHATEAUBRIAND.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un triste adieu.
Sa cause est sainte; il souffre; et tout grand homme,
Auprès du peuple est l'envoyé de Dieu.

Châteaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens, et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie:
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

BÉRANGER.

Paris, 14 septembre 1831.



A M. DE BÉRANGER.



Genève, ce 24 septembre 1831.

MONSIEUR,

Si vos talents étaient d'une espèce moins rare,
si vos tableaux ne réunissaient à la correction
du dessin l'éclat ou la suavité du coloris, je me
contenterais de vous remercier de l'ode que
vous avez bien voulu m'adresser, d'être profon-
dément touché de votre bienveillance: mon or-
gueil chatouillé trouverait même dans cette ode